

Dimanche 14 février 10

Liturgie : Andréa Strecker
Orgue : Mathieu Schweyer
Prédication : Jean-Marc Pelcé
Garderie : ?

Lectures : Jérémie 17, v.5 à 8
 : 1 Corinthiens 15, v. 12 à 20
Pour la prédication : Luc 6, v. 17 à 26

Cantiques : Ps.84 str. 1 et 2
 : n°43/06 str. 1,3 et 4

Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés...(Matthieu 5, v.4)

J'ai longtemps hésité avant de me lancer dans une réflexion sur ces quelques mots jusqu'à ce que je repense à François qui m'a bien souvent accompagné à cette place. Andréa m'a rejoint dans ce besoin de raviver la mémoire de notre ami.

Je suis conscient de ce que le verset retenu est d'autant plus difficile que les deux parties qui le composent sont antinomiques. Aussi pardonnez-moi si je ne me montre pas à la hauteur de ce que peut-être vous attendez.

Chacune des paroles désignées sous le nom général de « Béatitudes », contient à la fois un appel et une promesse adressés à tous ceux qui ambitionnent de les suivre.

A qui, dans notre texte, s'adresse cet appel et est faite cette promesse ?

Une première remarque s'impose : ceux à qui s'adressent les autres béatitudes sont en nombre limité : tous les hommes ne peuvent être rangés parmi les pauvres en esprit ou parmi les débonnaires ; tous ne peuvent être considérés comme des miséricordieux ou des persécutés ; et les cœurs purs, les assoiffés de justice ne forment sur la terre qu'un petit troupeau.

Tandis que la parole : « ceux qui pleurent » semble pouvoir s'appliquer à tous les hommes car tous, sans exception, ont pleuré, pleurent ou pleureront. Je ne sais qui a dit : « le rire est le propre de l'homme », mais

combien serait-il aussi vrai de dire que : « pleurer est le propre de l'homme ». Déjà, le nouveau-né pleure bien avant de savoir sourire. Et si l'on peut imaginer un homme qui n'ait jamais ri, on ne peut concevoir une créature humaine qui arriverait au terme de sa vie sans n'avoir jamais pleuré...Celui qui n'aurait jamais connu le bienfait des larmes serait un être au-dessus, ou plutôt en dehors de l'humanité. Nous pourrions dire de lui, à l'inverse de notre verset : « malheureux celui qui ne pleure pas ».

Mais la promesse de consolation s'adresse-t-elle à tous ceux qui pleurent, c'est-à-dire à tous les hommes ?

Autrement dit : tous ceux qui pleurent seront-ils consolés ?

Non, bien sûr, nous en avons le sentiment très net : il est des souffrances qui ne connaissent pas, qui ne connaîtront pas la douceur des consolations divines réservées à ceux qui pleurent dans le message des béatitudes, à ceux qui auront su répondre à l'appel qui leur est adressé, à ceux qui, au plus profond de leurs souffrances, auront su prononcer ces mots : « ô Père, que ta volonté soit faite », paroles qui, prononcées par Jésus à Gethsémané, furent suivies de l'apparition d'un ange pour le fortifier.

Nous n'aborderons pas, ici, le problème de la souffrance et des « pourquoi » qu'il soulève, problème insoluble tant que nous serons sur cette terre et dont nous n'aurons la réponse que lorsque nous serons de l'autre côté ; toutes les réponses tentées ici-bas pour nous éclairer ne sont et ne nous paraîtront un jour, que balbutiements inutiles. En attendant, il nous faut accepter, sur ce point, le silence de Dieu.

Ce qui importe beaucoup plus que de connaître le « pourquoi » de la souffrance, c'est de savoir comment nous l'accepterons quand elle viendra, car si elle n'est pas encore venue pour nous, elle viendra inévitablement ; et, peut-être, parmi nous tous réunis ce matin, il en est pour qui, à cette même heure, elle est une terrible réalité. Pour tous, c'est une loi inexorable à laquelle nul n'échappe : « l'homme est né pour souffrir comme l'étincelle pour jaillir ».

Sommes-nous prêts à l'affronter ? Comment l'accueillerons-nous ?

Une première attitude, - et c'est peut-être la plus fréquente -, est celle de la révolte. L'homme a le sentiment profond d'être fait pour le bonheur et que la souffrance est contre nature. Il est naturel que notre être tout

entier, tant physique que moral, éprouve un sursaut de rébellion contre ce qui lui semble être, et qui est en réalité, un bouleversement de ce qu'il croit être normal. Et cette révolte peut, parfois, prendre une forme outrée.

Quand on a vu de près, quand peut-être on a éprouvé soi-même certains déchirements, certains paroxysmes de douleur, certains désespoirs, on comprend mieux les tempêtes qui peuvent bouleverser des êtres dont tout semble s'écrouler autour d'eux. Oh, ne les condamnons surtout pas. « Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe ». Ne nous approchons qu'avec une infinie pitié de ces grands blessés, de ces grands mutilés de la vie. « Il y a un silence à garder devant la souffrance des hommes, un silence qui rend possible le déploiement de l'action de Dieu et tout d'abord la manifestation de sa présence ». Efforçons-nous de leur apporter une lueur de la pitié divine, et l'infinie miséricorde de Dieu fera le reste et leur fera entendre, le moment venu, la parole consolatrice : « heureux ceux qui pleurent ».

Une autre attitude, beaucoup plus rare, est celle de ceux que l'on peut appeler les stoïques : la douleur est inévitable ; attendons-la de pied ferme et, quand elle sera là, sachons la supporter en homme, le cœur blindé.

Probablement, ceux-là sont amenés à dire : « gémir, pleurer, prier est également lâche. Fais énergiquement la longue et lourde tâche puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler ».

On ne saurait nier la grandeur d'une telle attitude non plus, hélas, que l'orgueil dont elle témoigne. Mais on peut être certains que ce n'est pas à ceux-là que s'adresse l'appel : « heureux ceux qui pleurent ».

Certains se retranchent dans une sorte de résignation fataliste. N'ayant ni assez d'énergie pour se révolter, ni assez d'orgueil pour se ressaisir, ni assez de volonté pour chercher du secours là où ils pourraient en trouver, ils adoptent plus ou moins consciemment cette formule de l'Islam : « c'était écrit, rien à faire, nous sommes comme des brins de paille emportés par la tempête, attendons donc avec résignation que le calme renaisse ».

Cette position, qui n'est qu'une abdication sans grandeur, sans rien de ce qui fait la dignité de l'homme, ne nous retiendra pas. La résignation n'est pas une vertu chrétienne. Ce mot ne se trouve d'ailleurs nulle part dans notre Bible.

Ce n'est pas à ceux-là non plus que s'adresse la parole : « Heureux ceux qui pleurent ». Cette parole, cette promesse, sont pour ceux qui, comme dit tout à l'heure, mettent tout leur espoir en Dieu, se confient en Lui, le recherchent dans toute leur détresse.

Notons, toutefois, que contrairement aux autres versets des béatitudes, cette promesse est au futur : « ils seront consolés... » et non pas « ils sont ... » Notre Seigneur veut laisser tout le temps à l'homme de se pénétrer de sa douleur, de descendre au fond de l'abîme, le temps, aussi, de se soulager par les larmes. En ce domaine, comme en beaucoup d'autres, l'homme doit savoir attendre et maîtriser ses ressentiments du moment par sa patience.

Oh, combien parmi nous, sont convaincus que le chrétien doit trouver la joie dans la souffrance : combien d'entre nous, par le passé, ont chanté ce cantique : « Oui, selon ta promesse, ô Jésus mon sauveur, j'ai trouvé l'allégresse auprès de la douleur... », verset qu'en regardant de près, nous devrions avoir bien du mal à chanter. J'ai dit « par le passé » car ce magnifique cantique fait partie de tous ceux qui ont disparu de nos recueils de chants en usage actuellement.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas rare de rencontrer des privilégiés qui affirment avoir trouvé joie, allégresse ou même splendeur dans leurs souffrances, et nous pouvons les croire; mais il faut bien admettre que nous n'avons pas tous ce privilège, loin s'en faut. Tel ce chrétien qui, déchiré par un deuil cruel, s'écriait : « Seigneur, ôte-moi mon désespoir et laisse-moi ma douleur ». Ou tel cet autre que j'ai rencontré peu de temps après la mort de sa femme et qui m'a dit avec une grande sérénité en même temps que l'esquisse d'un sourire : « Laissez-moi pleurer... ».

Tel aussi, ce grand serviteur de Dieu qui, dans sa correspondance, nous parle en termes qui vraiment donnent le frisson, d'une épreuve à la fois douloureusement humaine et qui, ayant supplié Dieu de l'en délivrer, ne reçut aucune réponse sinon l'assurance que le secours d'en Haut ne lui ferait pas défaut. Et nous avons assez parcouru les Épîtres de Paul, car c'est bien de lui dont il s'agit, pour être certains que, s'il avait trouvé la joie dans son épreuve, il l'aurait traduite par un magnifique cantique. Non, il ne nous a laissés que ces quatre mots qui constituent d'ailleurs l'un des plus précieux trésors de ses textes : « Ma grâce te suffit ».

Je voudrais en terminer en nous arrêtant devant une telle attitude.

Recherchant dans la « concordance » tout ce qui touche à la douleur, je suis tombé sur un verset dans l'Épître de Jacques : « Regardez comme le sujet d'une parfaite joie les différentes douleurs qui vous arrivent... » Et je n'ai pu m'empêcher en rédigeant ce texte, de relire la lettre que m'avait adressée le pasteur Combe suite au décès de ma mère, lettre où il me disait : « La souffrance vécue avec Dieu, auprès de Dieu, peut devenir une splendeur. »

En présence de l'inévitable, même le plus douloureux, même le plus lourd à supporter, le chrétien accepte sa souffrance et s'efforce de confondre sa volonté avec celle de son Père, conservant son inaltérable confiance en Celui qui a promis sa consolation à ceux qui pleurent.

Courage donc, pauvre être affligé, accablé, pleure sans honte devant ton Dieu ; tes larmes sont déjà, par elles-mêmes, un soulagement et un commencement de consolation ; et de même que la lumière du soleil passant au travers de la pluie produit un magnifique arc-en-ciel, de même l'amour de Dieu passant à travers tes larmes, fera apparaître au fond de toi-même non plus un arc-en-ciel de couleur mais celui des richesses de sa consolation.

Et l'on peut joindre à cet appel une autre parole de Jésus empruntée au même sermon sur la montagne, parole qui semble s'appliquer à un sujet bien différent. Mais les paroles de notre maître n'ont-elles pas souvent une résonance qui porte beaucoup plus loin qu'il ne le semble au premier abord.

Jésus nous dit : « quand vous jeûnez, ne prenez pas un air accablé, comme ceux qui se font un visage tout défait afin que leur jeûne attire les regards. Mais toi, quand tu jeûnes, affermis ton visage afin que les hommes ne s'aperçoivent pas que tu jeûnes, mais seulement ton Père qui est là dans le secret et qui te donnera ce qui t'est dû »

Il est différentes sortes de jeûne, et le plus pénible n'est pas celui qui affecte le corps. Il en est un autre infiniment plus douloureux : le jeûne du cœur, si permanent, durable et inguérissable.

Pauvre âme blessée, amputée, déchirée, écoute la parole du Maître : quand tu sentiras monter en toi ce filet de douleur qui brise les barrières que tu tentes de lui opposer, ne prends pas un air affligé de peur que ceux qui t'entourent ne s'aperçoivent de ta douleur ; mais entre dans ta chambre et ayant fermé la porte, dis à ton Père ta douleur, ta détresse,

ton désespoir même ; ton Père te voit dans le secret ; il ne te donnera pas la réponse à tes « pourquoi ». Dieu qui nous aime et nous conduit jour après jour, sait pourquoi, et cela doit nous suffire ; et tu entendras sa voix te dire : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés. Ma grâce te suffit. Heureux ceux qui pleurent... »

Et alors, consolés, réconfortés, fortifiés, nous pourrons aller consoler, réconforter, fortifier les autres dans leur affliction, leur porter la consolation dont nous avons été nous-mêmes consolés. Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés ; mais plus heureux encore ceux qui, après avoir été consolés, deviendront à leur tour des consolateurs.

Dieu, lui, sera avec eux : la mort ne sera plus, il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrances. Dieu lui-même essuiera toute larme dans leurs yeux.

Amen